

Le temps des stigmates

Cette faute vécue hier... Hier, c'est-à-dire la veille d'aujourd'hui, ou peut-être il y a dix, vingt ou trente ans. Ou plus encore. À moins qu'hier ait eu lieu tout à l'heure. Cette fameuse faute qui empoisonne notre esprit, notre conscience. Un acte manqué, une erreur de jugement, un grave péché, un simple oubli, un désir de vengeance, une hypocrisie, une colère, un propos de travers, une violence, un repli sur soi, une recherche d'intérêt, une incompréhension... La faute d'hier, ou celle de ce matin, a eu des conséquences. Peut-être a-t-elle provoqué d'autres fautes chez d'autres personnes, comme une réaction en chaîne. Peut-être pas. Espérons-le. Nous ne le saurons jamais. Ce que nous savons, et notre conscience en est marquée pour toujours, c'est que la faute a eu lieu. Nous en portons la responsabilité. Non pas la responsabilité dont certains nous accuseraient – que savent-ils de notre vérité ? – notre cœur est blessé par le mal que nous avons commis plus ou moins volontairement. La blessure est proportionnelle à notre volonté d'adhésion à la déviance.

Comment réparer ? Dans certains cas, il faut une sanction. Puisse la punition être donnée par un tiers juste et objectif. Le but de la punition n'est pas d'ajouter un fardeau au coupable. Elle sert à signifier son réel désir de repentance. En prenant conscience de ses actes délictueux, le fautif s'engage à ne pas les reproduire. Mais il faut que la sanction soit bien mesurée : trop faible, elle ne permettrait pas la remise en question ; trop forte, elle ne serait pas comprise et donc pas acceptée. Autant dire inutile. Il faut que les parents, les professeurs, les éducateurs, les juges soient subtiles et diplomates pour trouver la mesure d'une sanction lorsque celle-ci s'impose.

Pour réparer la faute d'hier, un autre moyen vient compléter une juste sanction. Puisque nous avons mutilé notre cœur, et par la même occasion, le cœur des frères, il nous faut chercher la consolation dans celui de Dieu. Comprenons bien qu'il ne s'agit pas d'une fuite, une manière subtile de nous dédouaner de nos fautes. Ce serait plutôt le contraire. Mais il faut que l'on s'explique...

Jésus, le Fils unique de Dieu est mort sur la croix. Nul ne peut imaginer les souffrances qu'il a endurées. Elles n'étaient pas que physiques. L'abandon de ses proches, la trahison, les crachats, les injures, mais aussi les jeux de pouvoir et les mensonges, toutes les bassesses et autres calculs, l'ont atteint moralement. Les plaies qu'il montre à ses disciples au moment de sa résurrection, ne sont pas que les marques des clous, elles sont aussi le rappel des pires attitudes humaines. Sur sa tête, le Christ a porté la couronne épineuse de la méchanceté et de la dérision. Dans ses mains et ses pieds ont été plantées des pointes d'orgueil qu'aucun n'est véritablement capable de reconnaître tant ce dernier sait se camoufler sous le prétexte de la bonne conscience. Une lance de violents sarcasmes lui a percé le cœur. Les stigmates sur le corps du crucifié rappellent toutes les ignominies, toutes les abjections et les horreurs dont peut faire preuve la condition humaine.

Or, pour se faire reconnaître de ses disciples, pour montrer qu'il est bien ressuscité et vivant auprès d'eux, Jésus montre ses plaies, les blessures qui ont entaillé sa chair. Lui, le seul homme qui a vécu sans commettre aucune faute, l'homme sans péché, sans faille, le voici abîmé. C'est étonnant : ressuscité, c'est-à-dire ayant expérimenté le passage dans la vie éternelle de Dieu, ayant siégé en compagnie de l'Être sublime, le corps glorieux de Jésus devrait être esthétiquement magnifique. Le corps du Ressuscité devrait être lifté, jeune, magnifiquement musclé. Aujourd'hui, un tel corps permettrait de vanter les effets d'un produit de beauté ou d'un parfum raffiné. Ce corps glorieux ne devrait être qu'absolument admirable...

La communauté chrétienne de la fin du 1^{er} siècle de laquelle est issu saint-Luc, était pètrie d'une culture grecque où l'on adulait la beauté des corps athlétiques et étincelants des lanceurs de disque ou de javelot. Voici que le rédacteur de l'Évangile souligne la demande de Jésus : « *Voyez mes mains et mes pieds...* » Pourquoi une telle insistance sur les imperfections, les marques disgracieuses ? Quelle en est la signification ? Il serait plus facile de faire la promotion de la Résurrection en témoignant d'un achèvement idéal. Quel intérêt y a-t-il à pointer les blessures, les plaies ? Est-ce vraiment le temps de parler des stigmates ?

Nous sommes au cœur de la Révélation. Le Christ ressuscite avec notre histoire. En son être, il porte au ciel les innombrables générosités et actes de bienfaisance que chacun d'entre nous est capable d'accomplir. Il ne faut surtout pas les oublier, d'autant plus que ces œuvres bonnes occupent la majeure partie de nos existences... Mais voici que Jésus porte aussi nos culpabilités les plus secrètes et honteuses. Il ressuscite avec elles, non pas pour nous faire perpétuellement rougir de nos fautes antérieures, mais pour nous rappeler que, par l'oblation de son être, par le sacrifice de sa vie, notre Père céleste nous a tout pardonné. Évidemment, ce pardon n'est accordé que s'il a été demandé. Le sacrement de la confession est le lieu sacramentel ultime permettant la prise de conscience de cette absolution. Il faudrait développer cette idée, mais le sujet est trop vaste ici. Retenons que le Christ nous a gagné notre Salut.

Si le Christ montre ses plaies, cela indique que tous les hommes, quelles que soient leurs fautes, peuvent annoncer le mystère de la Résurrection. Non seulement le remords n'empêche plus de devenir des témoins, mais surtout, la faute regrettée d'hier devient une raison de l'action meilleure d'aujourd'hui. Au lieu d'être un fardeau, elle devient un moteur. Plutôt que de paralyser dans la culpabilité sclérosante, elle stimule à agir et cheminer vers la vérité. Ce qui est vrai pour une personne, l'est aussi pour une communauté. En fait, les stigmates sur le corps du Ressuscité indiquent que l'Église, qui est le corps du Christ, n'est pas, et n'a pas à être, une Église de gens purs ! Cela ne veut pas dire qu'il faille chercher à pécher – ce serait profondément stupide et immoral – mais penser l'Église comme étant une communauté sans tension, sans travers, comme aseptisée de tout péché, est un leurre.

Lorsqu'il présente la marque des clous dans ses mains et ses pieds, le Christ Jésus cherche sans doute à prouver que c'est bien lui qui fut crucifié, mais il rassure aussi ses apôtres quant à la mission qu'il leur confie. Pierre s'est découvert menteur, les autres ont compris qu'ils pouvaient être lâches, tous ont fait l'expérience de leur fragilité. Tous sont enfermés dans le Cénacle du remords. Mais le Christ les appelle à nouveau : « *Allez ! De toutes les nations faites des disciples : baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.* » (Mt 28, 19). Ils n'ont pas à se soucier de leurs faiblesses. Le Ressuscité porte en lui la pauvreté de leur condition : « *Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde.* » (Mt 28, 20b)

Le Christ est un merveilleux diplomate : la faute vécue hier, ou celle vécue il y a dix ou vingt ans, n'empêchera plus jamais un apôtre de témoigner du Dieu vivant. Mes amis, rendons grâce pour le temps des stigmates.

Abbé Xavier